

Laurent ALBARRACIN : *Contrebande* (Le Corridor bleu, 12 €).

Puisque les poètes sont d'abord des lecteurs de poésie, il est possible de les décrire, comme le fait l'histoire de la littérature, en fonction des lectures qui les ont marqués en bonne ou en mauvaise part. Ainsi souvent se définissent-ils en opposition à tel prédécesseur et dans le prolongement de tel autre : ils sont anti-Y et pro-X. Rimbaud pourfend Musset et suit Baudelaire. À cet égard, Laurent Albarracin me semble présenter un cas de figure original : le même aîné lui servirait de repoussoir et de modèle, selon la formule anti-X et pro-X. Or, comme l'explique Christian Vignié, dans une note de lecture (*Europe* n° 1099-1100) à propos du recueil *L'Herbier lunatique*, Albarracin écrit des « chosier[s] » consacrés à « un en dehors de nous » qui « mène vers la joie », vers « une sorte d'ivresse qui nous oblige à rebattre les cartes du réel ». On me voit venir : l'X d'Albarracin, qui a signé un livre intitulé *Grand Chosier*, n'est autre que l'auteur du *Parti pris des choses* — en attestent des sujets communs, comme le verre d'eau, le cheval ou l'herbe.

Peut-être s'agit-il cependant de cet effet de lecture qui consiste à réduire toute nouveauté à du déjà-vu. J'avais en effet sans cesse Ponge en tête quand j'ai lu pour la première fois un recueil de ce poète déroutant qu'est Albarracin. J'en ai par la suite dévoré nombre d'autres sans plus songer à son devancier. C'est Albarracin que je retrouvais à chaque fois avec plaisir, grâce, notamment, à un trait personnel : un usage singulier de la tautologie, qui se marque parfois dès le titre de ses livres (*Feu brûle, Herbe pour herbe, Le Secret secret, Res rerum*) et dont voici un exemple exemplaire : « Une chose qui est cela est une chose tellement soi qu'elle n'est plus elle-même, mais cela » (*Cela*, p. 15). La fascinante poétique de la tautologie d'Albarracin est d'ailleurs plutôt anti-pongienne. Ponge, selon son adage « une poétique par objet », cherchait à imiter la chose par un usage chaque fois approprié du langage (le texte sur le cheval doit être aussi nerveux que l'animal), tandis qu'Albarracin use de circonvolutions verbales pour témoigner de l'adéquation de la chose à elle-même : « Le cheval est un triangle équestre / une opération blanche / où le cheval écume le cheval » (*Le Secret secret*, p. 97). Il ne cherche donc pas, comme son aîné, à réduire l'arbitrarité du signe, mais à en jouir.

Or, lors de ma lecture du nouveau recueil d'Albarracin, *Contrebande*, Ponge m'a à nouveau fait signe. Et cela pour deux raisons. D'abord, Albarracin fait plusieurs allusions à l'auteur du *Parti pris des choses*, soit par la forme (un poème commence par un « À mi-chemin du rouet » qui rappelle le célèbre *incipit* du « Cageot » pongien), soit par le contenu (la chèvre est associée à la montagne en charpie). Ou encore par calembour : un poème est consacré à... la serviette-éponge ! Ensuite et surtout, dans ce nouveau recueil, Albarracin se renouvelle en profondeur, ce qui m'a sans doute incité à chercher à nouveau un repère familier.

Le renouvellement de *Contrebande* est double. D'une part, comme le note son complice Pierre Vinclair dans une préface très stimulante, Albarracin se passe ici presque entièrement de la tautologie (qu'il maîtrise peut-être désormais trop bien). Il la remplace par une forme de fiction. Chez lui, la métaphore se métamorphose en effet en un petit récit incongru. À cet égard, Albarracin fait preuve d'une qualité rarement vantée, me semble-t-il, chez un poète : l'imagination. D'où lui vient l'idée de comparer l'aspirateur à l'éléphant ou de supposer que les oiseaux sont d'anciens chevaux ou que les objets ont un prénom ? À nouveau, nous voilà dans l'anti-X : Ponge cherchait la « qualité différentielle » de la chose et non une ouverture vers la fiction.

La deuxième innovation est formelle. Jusque-là, Laurent Albarracin écrivait des poèmes en vers libres ou en prose. Voilà que deux des trois sections de *Contrebande* sont entièrement vouées à des sonnets en alexandrins ! Vinclair, dans sa préface, justifie avec sagacité cet usage de la forme fixe en se référant, précisément, à Ponge, ou plutôt à ce que celui-ci a écrit à propos des sonnets de Malherbe. Mais l'on pourrait tout aussi bien y voir un écart entre Albarracin et son aîné : rien de moins pongien que l'usage d'une forme codifiée puisque, pour l'auteur du

*Parti pris des choses*, il faut adapter, au moyen de mimétismes formels, pour chaque poème, l'écriture à l'objet dépeint.

Oublions Ponge, pour terminer en soulignant l'extraordinaire virtuosité avec laquelle Laurent Albarracin manie l'alexandrin. Loin de se contenter de produire un écart ironique entre la solennité du vers classique et le prosaïsme des objets décrits, ses vers semblent aller de soi : ils coulent de source. La rime, quoique souvent riche, n'est jamais trop sonore car elle est contrebalancée par un jeu subtil d'allitérations et de rimes internes. Une vraie fête poétique.

Laurent DEMOULIN